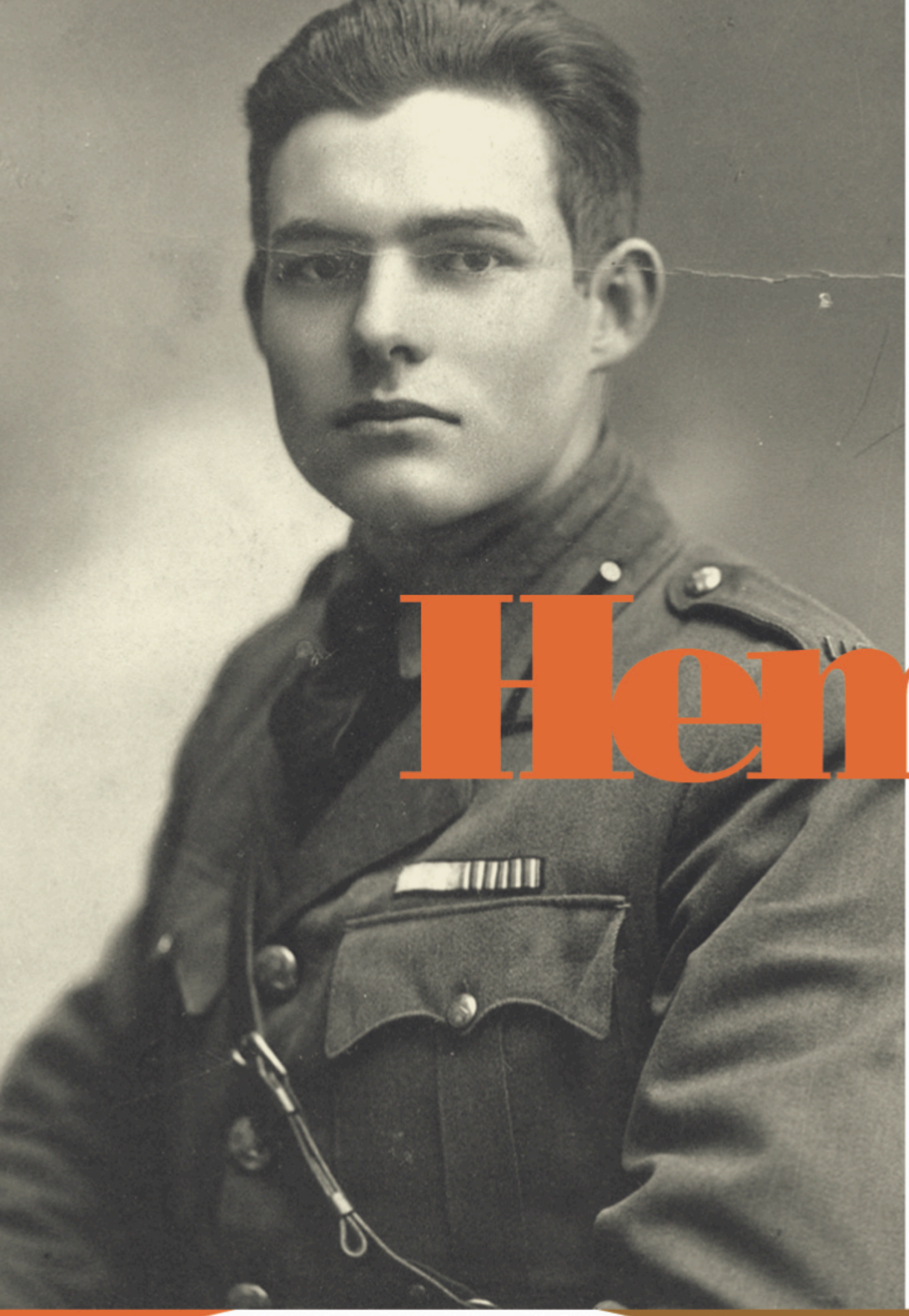

UN HOMME BLESSÉ

Luce Michel

Ernest Hemingway à Paris

AU DIABLE VAUVERT

Extrait de la publication

Luce Michel

Ernest Hemingway à 20 ans

Un homme blessé

Extrait de la publication

Dans la même collection

Gustave Flaubert à 20 ans, Louis-Paul Astraud
Jean Genet à 20 ans, Louis-Paul Astraud
Marguerite Duras à 20 ans, Marie-Christine Jeanniot
Colette à 20 ans, Marie Céline Lachaud
Marcel Proust à 20 ans, Jean-Pascal Mahieu
Boris Vian à 20 ans, Claudine Plas

Collection dirigée par Louis-Paul Astraud

ISBN : 978-2-84626-287-3

© Éditions Au diable vauvert, 2011

Au diable vauvert
www.audiable.com
La Laune 30600 Vauvert

Catalogue disponible sur demande
contact@audiable.com

Extrait de la publication

Lorsque, jeune homme, vous vous rendez à la guerre,
vous avez cette immense illusion d'immortalité.
Les autres se font tuer ; pas vous.

Men at War

Extrait de la publication

En avril 1917, lorsque les États-Unis mobilisent et entrent dans le conflit européen, Ernest Hemingway est au lycée. Il ne le sait pas encore mais la guerre, jamais plus, ne sortira de sa vie : la première guerre mondiale sur le front italien bien sûr, mais aussi le conflit gréco-turc au tout début des années 1920, la guerre d'Espagne en 1936, le conflit qui opposera le Japon à la Chine, et finalement la seconde guerre mondiale. Combats, affrontements, massacres qu'il gardera en mémoire et dont il témoignera dans ses romans ou ses articles de presse.

Mais en cette année 1917, le front paraît bien lointain à ce jeune Américain de l'Illinois, État du centre des États-Unis. À Oak Park, où il vit, les grandes demeures de maître se succèdent le long des allées calmes. On se retrouve au country club ou à l'église, le dimanche, pour discuter entre

Extrait de la publication

voisins. On recrute des nounous allemandes – les meilleures, dit-on – pour s'occuper des enfants. Chicago, pourtant proche, est tenue à distance. D'ailleurs, à l'époque, Oak Park est surnommé « le village ». Dans l'esprit de ses habitants, il ne fait aucun doute qu'au village, on vit entre blancs de bonne famille et qu'on tient à ce que les choses restent comme cela.

Ernest, qui n'a pas encore 18 ans et termine sa dernière année de lycée, ne se sent pas vraiment concerné par ce qui se passe en Europe. Son souci est plus immédiat : doit-il poursuivre des études ou se lancer dans la vie active ?

Ses parents insistent naturellement pour qu'il s'inscrive au *college*, lieu des premières années d'études universitaires. Dans la famille Hemingway, on étudie, c'est comme cela. Mais Ernest, qui avait un temps envisagé cette possibilité, change finalement d'avis en cours d'année et ne veut plus rien entendre. Les études, cela ne l'intéresse plus, même celles de journalisme auxquelles il avait semblé s'intéresser pendant un temps. Il veut se frotter à la vie, la vraie ! L'appel de la guerre, ignoré au départ, se fait de plus en plus fort au fur et à mesure que les mois passent.

Ernest est un beau garçon, très beau même, un brun aux yeux si noirs que c'est à peine si on distingue ses iris de ses pupilles. Menton volontaire, bouche pleine et sensuelle, nez droit, regard franc, il ne passe pas inaperçu. Fougueux, aimant la vie

Extrait de la publication

en plein air, il rêve de se lancer dans des aventures comme celles de Théodore Roosevelt, qui, à 25 ans, vécut dans un ranch du Dakota avant de s'engager dans un régiment de cavalerie et de devenir le plus jeune président des États-Unis en 1901. Roosevelt est le modèle de toute cette génération de jeunes Américains, avides de conquêtes et de grands espaces, de bravoure et d'héroïsme. Certes, en 1917, il ne reste plus tellement de nouveaux territoires à conquérir, ni de frontières à repousser. La guerre de Sécession est terminée depuis longtemps, tout comme celles qui opposèrent violemment Indiens et blancs. Les États-Unis poursuivent leur croissance. Le pays, qui comptait trente-neuf millions d'habitants à la fin de la guerre civile en 1870, passe la barre des cent millions pendant la première guerre mondiale. Entre 1866 et 1915, l'Amérique ouvre ses portes à vingt-cinq millions d'immigrants. Et tous avancent vers l'Ouest. L'Amérique du début du XXe est rurale. Ses terres sont vastes. Les troupeaux sont conduits à travers ces immenses plaines, accompagnés par les cris des cow-boys, héros qui seront remplacés quelques années plus tard par les chercheurs d'or. Chicago est une frontière naturelle entre le Nord et le Sud, l'Est et l'Ouest. Et celui qui se dessine au-delà des greniers à grain que sont les États du centre est moderne, surprenant, innovant. Qu'importe si les frontières du pays sont dorénavant posées, le monde est grand, Ernest ne pense qu'à quitter Oak Park. La guerre, vue de si loin, et par un garçon

Extrait de la publication

si jeune, apparaît alors comme une chance inouïe, inespérée, de pouvoir se battre, devenir un héros, quelqu'un, un homme enfin, un vrai. Il a été nourri durant toute son enfance par les récits des exploits de son grand-père lors de la guerre civile, lui qui a servi auprès du général Grant et qui ne manquait jamais de revêtir uniforme et médailles pour défiler en grande pompe lors des parades du *Memorial Day*, chaque 30 mai.

La volonté d'Ernest, irrépressible, de quitter le nid confortable et rassurant qu'est la belle maison familiale où il a grandi n'est pas nouvelle. En 1915, il s'était fait une promesse, qu'il avait soigneusement notée et paraphée : « Je désire être un pionnier ou explorer les trois grandes frontières qui se situent en Afrique, au centre de l'Amérique du Sud, ou dans les régions au nord et le long de l'Hudson Bay. Je crois que la science, l'anglais et, dans une certaine mesure, le latin que j'étudie en ce moment au lycée m'aideront dans ce projet. […] Je crois que tout entraînement auquel je peux me livrer en faisant des randonnées durant le printemps ou en travaillant à la ferme durant l'été, ou encore n'importe quel travail dans les bois qui encourage le développement de la débrouillardise et de la confiance en soi, est d'une valeur inestimable dans la voie que je compte suivre. »

L'idéal rooseveltien est tout entier là : le travail et le sens du devoir. C'est comme cela qu'un garçon devient un homme. Ce sont les valeurs qui lui ont été inculquées.

Son père, Clarence, est médecin ; sa mère, Grace, donne des leçons de chant. Ernest, né en 1899, est leur deuxième enfant, mais leur premier fils. Le couple s'est marié en 1896 et aura six enfants. Le petit dernier, Leicester, fera son arrivée dans la famille alors que la mère a déjà fêté ses 43 ans.

Dans l'univers plutôt bourgeois et conventionnel d'Oak Park, le couple détonne. Grace est une artiste et a été élevée comme telle par des parents qui ont su reconnaître son talent et l'encourager : cours de piano, de chant, elle a étudié à New York pour devenir cantatrice et a même donné un concert au Madison Square Garden lors de la saison 1895-1896. Puis elle a renoncé à sa carrière. Selon la légende familiale, elle aurait découvert lors de ce concert que les spots qui éclairaient la scène lui brûlaient les yeux d'une manière épouvantable. Toute sa vie, elle sera sujette aux migraines et accusera une maladie infantile d'être à l'origine de sa vue défaillante. Mais quoi qu'elle décide, elle a le soutien de ses parents, de son père surtout, dont elle est la préférée. Ce dernier est né en Angleterre et, à la mort de sa femme, il a emmené Grace en Europe sur les traces de ses ancêtres, ancêtres dont elle sera toute sa vie excessivement fière.

La mère de Grace était elle aussi une artiste et lui a très vite enseigné « qu'il n'y a aucun intérêt pour une femme à être dans une cuisine si elle peut l'éviter ». Une fois mariée et mère de famille, Grace s'est épanouie dans une vie où la maison se remplit de

Extrait de la publication

gens, de cris et de rires mais où le personnel, nurses ou cuisinières, la décharge des soucis du quotidien.

Clarence, quant à lui, est un homme plus discret ; plus effacé, pensait sans doute Grace. Les familles de deux jeunes gens sont toutes les deux installées à Oak Park, mais celle de Clarence Hemingway est un peu plus modeste que celle de Grace Hall. Sur les photos, le couple offre un contraste saisissant, comme si le poids social de Grace prenait le dessus. Elle, matrone, s'impose physiquement, prend toute la place. Lui, mince, la mine sérieuse, se tient en retrait. Chez eux, il en va de même. Au fil des ans, la condition nerveuse de Clarence s'est détériorée au point qu'il fut contraint de suivre une première cure dès 1903, alors qu'Ernest avait à peine 4 ans. Il y en eut d'autres, car il fut de plus en plus enclin à sombrer dans des périodes de dépression sévère. Grace, de son côté, s'active, bouillonne, élève ses enfants, donne ses cours de chant et parfois même des récitals. Certaines années, son revenu dépassera d'ailleurs celui de son mari, d'autant plus qu'il ne fait pas toujours payer ses consultations. Grace semble occuper petit à petit la place que Clarence laisse vide. Lui qui, pendant longtemps, a emmené son fils à la découverte de la nature, lui a appris à pêcher, à aimer la vie sauvage, se retranche progressivement dans le silence. Lorsque Ernest atteint l'adolescence, il n'est presque plus qu'une ombre dans la grande maison familiale, construite avec l'argent que Grace a touché à la mort de son père.

Extrait de la publication

Ernest vit mal, très mal, cette domination maternelle. D'autant que sa mère, en avance sur son temps, considère que ses propres besoins sont aussi importants que ceux de ses enfants. Certes, elle les cajole, les nourrit, les observe, remplit des cahiers de notes sur leurs premières années de vie, dort avec eux tant qu'ils sont bambins. Mais elle sait aussi les expulser de son lit, brutalement, à la naissance du suivant. La grossesse, la naissance dégoûtent Ernest. Il a particulièrement souffert de l'arrivée du petit dernier, alors qu'il avait déjà 16 ans, preuve vivante de l'amour charnel que se portaient encore ses parents.

Il faut dire aussi qu'il a assisté à l'arrivée au monde de Carol, sa plus jeune sœur, le 19 juillet 1911. Toute la famille avait pris ses quartiers d'été au lac Walloon, à Windemere, nom de leur maison de vacances. C'est là que Grace accoucha, Clarence procédant lui-même à la délivrance.

Ernest est traumatisé, la naissance ne sera jamais un thème joyeux pour lui. Dans son premier recueil de nouvelles, *De nos jours (In Our Time)*, publié en 1925, il fera apparaître le personnage de Nick Adams assistant à un accouchement particulièrement difficile. Nick devient dès ces premiers textes une figure récurrente dans son œuvre, un double. Comme le père d'Ernest, celui de Nick est médecin. Tous deux soignent des Indiens, le père d'Ernest s'occupant souvent l'été de ceux dont le campement est proche de Windemere. Ce jour-là, il doit pratiquer

Extrait de la publication

une césarienne sur une jeune Indienne. La scène est violente : la jeune femme crie, mord un des hommes qui la maintiennent allongée pendant que le docteur opère longuement, dans une pièce confinée. Même l'odeur est insupportable. Le père de l'enfant à naître est recroquevillé dans un coin, silencieux, immobile sous une couverture. Lorsque le médecin la soulève, c'est pour découvrir que l'Indien s'est tranché la gorge pendant la naissance. Le tout nouveau « fier père » baigne dans son sang. Sur le chemin du retour, Nick demande : « Pourquoi s'est-il tué, papa ? — Je ne sais pas, Nick. Il ne pouvait pas en supporter davantage, je suppose. — Est-ce qu'il y a beaucoup d'hommes qui se tuent, papa ? — Pas beaucoup, Nick. » Le suicide fait son apparition sous sa plume, des années avant que Clarence, son père, ne se tire une balle dans la tête, en 1928. Ce n'est pas la première fois : dans une de ses toutes premières tentatives d'écriture romanesque, une nouvelle publiée dans *Tabula*, le magazine littéraire de son lycée, il avait déjà abordé le thème : deux trappeurs dans le Grand Nord canadien en viennent à s'affronter après la disparition du portefeuille de l'un d'eux. La querelle se solde par la mort de l'un et le suicide de l'autre.

De la naissance à la mort, tout ce qui fait la condition humaine, tout ce qui la rend inacceptable aux yeux du jeune homme, est contenu dans *Le Village indien* qui se termine sur l'image de Nick laissant glisser sa main dans l'eau du lac pendant que son père rame pour les ramener chez eux.

Nick se sent alors « presque certain qu'il ne mourra jamais ».

La naissance, violente, non désirée, intimement liée à la mort, la voici encore dans *L'Adieu aux armes*, publié en 1929. Catherine Barkley, jeune infirmière, est séduite par Frédéric Henry, volontaire américain dans les ambulances sur le front italien pendant la première guerre mondiale, et tombe enceinte. L'accouchement se passe mal. Catherine doit subir une césarienne. Frédéric attend dans le couloir, « les yeux fixés sur la salle d'opération. Un des docteurs en sortit, suivi d'une infirmière. Dans ses deux mains, il tenait quelque chose qui ressemblait à un lapin fraîchement écorché. Il s'éloigna rapidement dans le corridor et disparut par une autre porte ». L'enfant ne respire pas. Frédéric, son père, se désintéresse de son sort. Il se rend au chevet de Catherine : « On aurait dit une scène de l'Inquisition. Je compris, tout en regardant, que j'aurais pu assister à toute l'opération, mais je me réjouis de ne pas l'avoir fait. Je ne crois pas que j'aurais pu les regarder couper, mais je regardais le gros bourrelet se former autour de la plaie que le docteur, adroit comme un savetier, fermait à grands coups d'aiguille. » Catherine meurt d'hémorragies dans les heures qui suivent la délivrance. Son fils ne survivra pas non plus.

Les naissances sont des événements brutaux, sanguinolents, pas forcément désirés, pas forcément, loin de là, marque de bonheur. Si Clarence a un jour

Extrait de la publication

rêvé de voir son fils prendre sa suite, il a dû vite se résigner à ce qu'il n'en soit rien. Certes, la science, les découvertes intéressent le jeune Ernest. Mais c'est écrivain qu'il veut devenir. Sa vocation a pris corps pendant sa dernière année de lycée. Il n'en démordra jamais, même lorsque, pendant des années, les lettres de refus s'empileront sur sa table de travail. Comment lui vient cette idée ? De sa participation au journal du lycée. Ses articles plaisent, on admire son esprit, sa capacité à pasticher. Ses textes le font remarquer des rédacteurs de *Tabula*. Il y publiera poèmes et histoires. Le directeur de l'établissement scolaire se laisse même aller à dire qu'il attend « quelque chose d'exceptionnel d'Hemingway, car il a fait la preuve de sa capacité à écrire avec humour à plus d'une occasion ». Ernest n'a plus de doute. L'écriture sera son destin.

En 1917, il envisage pourtant encore un temps de poursuivre des études de journalisme à l'université de l'Illinois. Mais la guerre va lui faire oublier ce projet bien trop raisonnable pour sa fougue. Le discours de fin d'année au lycée, prononcé par Edward Wagenknecht, camarade de classe d'Ernest, se termine sur ces mots : « Ce nouvel âge requiert que nous vivions de manière énergique, entièrement. »

« Vivre de manière énergique » devient le credo de cette génération que l'on ne nomme pas encore, celle des jeunes gens qui auront 20 ans durant la guerre de 1914, jusqu'à ce que Gertrude Stein ne forge, à l'adresse d'Hemingway justement, l'expression de

Extrait de la publication

« génération perdue » qui connaîtra un immense succès par la suite. Preuve de cette volonté de vivre à fond, de nombreux camarades d'Ernest n'hésitent pas à s'engager dans l'armée dès leurs 19 ans, parfois même plus jeunes, pour peu que leurs parents donnent leur accord. Il n'est plus question pour Ernest de rejoindre l'université. Il veut vivre lui aussi cette aventure, y défendre les valeurs de paix et de liberté qui ont conduit l'Amérique à se lancer dans la guerre. Il est impensable de ne pas en être, de rester en arrière.

Catastrophe. Ses parents lui interdisent de rejoindre les troupes. Sa déception est immense. Il n'a pas encore 19 ans. Sans leur aval, il est coincé. Ernest leur en veut. Mais son père ne se laisse pas fléchir. Il n'en est pas question. Ernest enrage d'autant plus que les souvenirs de la guerre de Sécession de Grand-Père Hemingway ont bercé son enfance.

Il découvre à cette occasion que sa mauvaise vue l'empêcherait de prendre part au combat. Il en a hérité de sa mère. Sa myopie est un reproche de plus sur la longue liste de ceux qu'il lui adresse déjà : elle est directive, empêche son père de s'épanouir, le domine, elle sombre dans le mysticisme… Bientôt, il ne la nommera presque plus autrement que « ma garce de mère ».

En attendant ses 19 ans, il n'a pas le choix et doit s'incliner, la mort dans l'âme. Grâce à la recommandation d'un oncle, il obtient un poste de journaliste au *Kansas City Star*, l'un des plus grands quotidiens

Extrait de la publication

américains à l'époque. À l'automne 1917, il quitte donc sa famille pour aller s'installer à Kansas City, à plus de 850 km de chez ses parents.

Au journal, Ernest rencontre de Ted Brumback, légèrement plus âgé que lui, avec lequel il sympathise. Les deux amis partagent bien des passions. Ted n'a jamais oublié les quelques mois passés aux côtés d'Ernest dans la salle de rédaction. Dans un recueil des premiers articles de ce dernier, publié en 1970 (*Ernest Hemingway, Cub Reporter*: « *Kansas City Star* » *Stories*), il se souviendra avec plaisir de l'enthousiasme du jeune journaliste et, avec peut-être plus de nuance, de son goût pour la poésie. Un soir, Ernest propose à Ted de passer la soirée ensemble et de rester dormir chez lui. Il habite une petite chambre assez loin du journal. Il est déjà tard lorsqu'ils arrivent enfin à destination, Ted est fatigué. Cela n'arrête en rien Ernest qui décide de lire de la poésie à voix haute ! Ted tente de se concentrer, mais après une heure, se met à dodeliner de la tête. Ernest lui tend alors le livre, lui ordonnant de prendre la suite. Ted s'incline, lit un moment, puis rend le livre à Ernest qui se remet à déclamer. Lorsque Ted ouvre de nouveau un œil, à quatre heures du matin, il découvre qu'Ernest continue de lire à haute voix… Et le lendemain matin, c'est frais et dispo qu'il reprend son poste ! « Vivre de manière énergique », voilà bien une injonction à laquelle Ernest a décidé d'obéir.

Mais il n'y a pas que la poésie qui le tient en éveil. Pour ses articles, il fait le tour des hôpitaux, des

postes de police. Il découvre toute une frange de la société dont il ne soupçonnait pas l'existence, dont on ne parlait pas à Oak Park : prostituées, ivrognes, voleurs… Des personnages qui nourriront ses fictions sortiront de ses articles pour apparaître sous de nouveaux traits dans ses œuvres littéraires. Ernest rédige aussi des brèves pour le journal sur les campagnes d'enrôlement menées en ville. Il décrit les files de jeunes gens, impatients, excités, enthousiastes, attendant d'être appelés par un médecin militaire pour un examen médical sommaire dans une pièce exiguë. Ils en ressortent avec la permission d'intégrer l'armée ou non. Première initiation, première appréhension de l'ordre militaire. Ce garçon, trop massif, n'est pas retenu pour les tanks. Cet autre, non plus. Le suivant, rayonnant, est engagé.

Ernest observe, décrit avec minutie l'ambiance, plante le décor. Ces quelques mois de journalisme lui apprennent à « écrire des phrases courtes, dépassionnées ». Pour l'instant, il ronge son frein. Lui aussi aimerait tant participer au conflit. Il rejoint la 7e infanterie du Missouri, une unité de la garde nationale dans l'État voisin du Kansas, au sein de laquelle il s'entraîne régulièrement. C'est un premier pas, mais, bien sûr, cela ne suffit pas à calmer ses ardeurs. « Je ne peux pas laisser un spectacle pareil se poursuivre sans y tenir un rôle », écrit-il à sa sœur aînée, Marcelline, lui dont l'un des premiers mots d'enfant soigneusement noté par sa mère a été : « A peur de rien ! » lorsqu'on lui avait demandé de quoi il avait peur.

Enfin, l'occasion va enfin lui être donnée de partir en Europe : au printemps 1918, la Croix-Rouge recherche des volontaires pour conduire des ambulances sur le front italien. Ernest se précipite sur ce qui lui paraît être une aubaine et s'enrôle pour six mois. L'exemple de Ted le pousse de l'avant. Ce dernier a déjà passé quatre mois en France, à occuper cette fonction. Or Ted ne voit que d'un œil, à la suite d'un accident de golf. Ce handicap ne l'a pas empêché de participer à la guerre.

La situation en Italie est alors dramatique. Une énième offensive dans les Alpes échoue à percer le front autrichien. Pire, durant l'été, cent cinquante mille Italiens ont été mis hors d'état de combattre alors même que des manifestations ouvrières ont lieu dans les grandes villes du Nord et qu'aucun renfort ne peut être obtenu de la part des Français et des Britanniques. Le risque d'un effondrement de l'armée italienne est sérieux. Les États-Unis ne sont pas encore prêts non plus à envoyer des troupes sur ce front. Ils recrutent, forment de nouveaux soldats au pas de charge, mais c'est encore trop tôt. Le départ de jeunes Américains sous l'égide de la Croix-Rouge a pour but de montrer aux Italiens que les États-Unis ne les oublient pas, qu'ils pourront bientôt compter sur leur soutien et leur présence à leurs côtés. Ernest se moque probablement de ces considérations politiques. Lui, ce qu'il veut, c'est de l'action, être au cœur des événements. Oublier qu'il n'est pas soldat mais seulement chauffeur d'ambulance, que

Extrait de la publication

son rôle dans le conflit sera sans doute bien moins héroïque que ce à quoi il aspirait. Mais au moins, il pourra dire : j'y étais, et c'est déjà beaucoup.

Le 24 mai 1918, excité et ravi, il embarque à New York, direction l'Europe. Ted est aussi du voyage. Il sourit devant l'enthousiasme de son compagnon. Lui est plus réservé. La guerre n'est pas un jeu. Mais elle est de ces expériences qui ne peuvent se transmettre. Il faut y avoir été pour comprendre de quoi il retourne exactement.

Leur navire va lentement, des rumeurs courent sans cesse à bord à propos de bâtiments ennemis dans l'Atlantique dont il faut se méfier. Ernest trépigne. Enfin, les côtes françaises se devinent à l'horizon. Il ne s'attarde pas à Bordeaux, qu'il décrira malgré tout dans une lettre à ses parents comme « plus intéressante » que Paris. La gare, le voyage en train, interminable, et Paris, enfin, où les jeunes gens ont pour consigne de se rendre au quartier général de la Croix-Rouge pour récupérer leur affectation.

La capitale est alors fréquemment bombardée. Jusqu'à la fin de 1917, les bombardements ne se faisaient que depuis les airs, les bombes étant embarquées à bord de zeppelins puis d'avions, et les Parisiens en étaient ainsi le plus souvent avertis. Mais depuis le début de mars 1918, les Allemands ont une nouvelle arme qui fait des ravages. Un canon spécialement conçu pour Paris, le Wilhelmgeschutze, littéralement l'engin de Guillaume, du nom du Kaiser. Entre le

Extrait de la publication

27 mai et le 11 juin, 104 obus sont tirés sur la ville que des milliers de Parisiens quittent pour se réfugier en province. Ernest, tout au contraire, veut aller au-devant du danger, il convainc Ted de sauter dans un taxi et d'arpenter la capitale pour voir de ses propres yeux les destructions, pour se rendre compte par lui-même de la situation. Comment deux reporters du *Star* pourraient-ils rater pareille occasion ? plaide-t-il. Certes, mais au premier obus qui frôle leur véhicule, leur chauffeur, qui s'était laissé persuader du bien-fondé de cette excursion en échange d'une belle poignée de dollars, refuse net de les mener plus avant. Ernest est frustré. Il a goûté aux premiers frissons de l'action, mais reste sur sa faim. Loin de calmer ses ardeurs, l'expérience ancre un peu plus fermement si besoin était son désir d'être là où cela se passe.

Le 7 juin, il arrive dans le nord de l'Italie. Un mois plus tard, grièvement blessé sur le front, il sera officiellement « le premier Américain blessé en Italie ». La légende Hemingway a trouvé un décor où commencer à s'écrire.

Extrait de la publication